

ilia consolo

# un battement d'amour

roman

# I

C'était un matin différent. Un matin de rupture. Une cassure. Il avait plu à flots toute la nuit et je m'étais gavée d'eau en secret. Oui. Quand les premiers coups de tonnerre avaient claqué entre les rues, l'eau s'était précipitée derrière, et moi, en éveil, je l'avais laissée descendre du ciel. Yeux fermés, l'eau de pluie, sur moi, ruisselante... Sa cascade, son torrent m'avaient coulé un lit pour me rendre ma rivière. Pour que je puisse à nouveau couler, glisser, laisser aller. M'apaiser. Profondément. Le calvaire d'ici, jaune, craquelé, le calvaire âcre, caniculaire, était vaincu. L'été du sud achevé.

Car le soleil d'ici fiche dès les abords de juin le ciel à son aiguille. Et ce ciel de l'été est comme un papillon épinglé à la lumière aveugle, dont les derniers battements d'ailes datent déjà d'hier. L'été du sud est ainsi, immobile, dur et fermé. Tout y est sec et aride. Les forêts n'y sont pas des forêts. Non. On n'y sent pas le labour, les racines dans le sol. Le végétal n'a pas d'aisance. Cramponné à quelques bribes de terre, rabougri, acharné, le végétal poisse l'air de la sueur de son front en sur-

vie. La fournaise qui presse la moindre brindille et ces odeurs de sève poignardée ! Ô oui toutes ces odeurs de Provence, de plantes rétives, tenaces, agrippées ! ...

Alors ce matin-là je suis différente. Dans un autre état. Comme les pins, romarins et lavandes. Leur vert s'est assombri pour n'être vraiment que vert. Ils ont quitté ce teint blafard, ce gris poussière ; le gris souris des lavandes, celui plus rocheux des oliveraies, ou encore celui qui, dans le romarin, se déchire entre le noir et son revers. De ma fenêtre on ne voit que les toits, le clocher, et au loin, par grand vent, un bout de colline. Pas d'autre vis-à-vis que celui des tuiles, des cheminées, des chenaux.

Ce matin-là le ciel est d'un gris presque noir. Noble. Un gris d'ardoise, soyeux, vibrant de promesses. Une main lisse, très douce, glisse dans l'air. Bien sûr, il va tonner encore. Mais plus tard. Pour l'instant tout est offert à la singularité de la lumière. Tout est ouvert. Le clocher de Saint-Jean de Malte, avec ses pierres brunies par la tempête, découpe sur le ciel la mémoire vive d'un autre temps, d'un autre pays. Quelques pigeons devenus goélands découvrent la majesté du vol. Sans un cri.

J'ai retrouvé ma vérité, ma profondeur, mon immensité. Il ne fait pas chaud. L'air est même frais. Juste ce qu'il faut pour frémir. Comme il devrait toujours faire à l'automne. Comme il ne

fait jamais ici. Je me suis assise devant la fenêtre dans une gène flexion de moniale, pour respirer, tendre l'oreille, écouter le clocher brun-ocre et le ciel anthracite, l'insolite senteur, ce ciel débarqué de l'ailleurs.

Messager de Bretagne, il décachette la magie nu-pieds d'un petit matin passé aux environs de Plogoff, et ce voile salé de brume où la lumière s'était enfoncée pour faire une émulsion de lumière-matière. Une lumière à couper au couteau où je n'avais cessé de marcher du matin jusqu'au soir, avec le respir des vagues pour murmurer avec moi quelque chose comme une prière. Je marchais dans un cœur. Je me gorgeais de son battement. Je découvrais la grâce.

Et ce matin me l'a rendue.

Les ailes de la beauté sont descendues des pluies et me tiennent dorlotée dans leurs grands bras de soie. Nichée.

Datée de la dernière pluie, loin derrière, une averse de printemps s'était arrêtée en cours de route, et mon parapluie était resté chez quelqu'un, oublié là-bas, depuis...

Je suis sortie, les mains vides et libres, sans parapluie, sans rien. Dehors cela sentait la terre et l'eau, et même s'il ne pleuvait plus à flots, il pleuvait. J'ai senti mes cheveux s'alourdir doucement et ma veste se moucheter de ciel. J'allais vêtue de jaune. Avec cette lumière, je devenais phosphore. Une femme

phosphore marche sous la pluie dans une rue du sud noircie par les orages.

J'ai pris un trajet de buissonnière dans la ville mouillée. C'était jour de marché, de tomates perlées de pluie, d'aubergines luisant de ciel, de raisin nouveau, pulpeux, transparent, de grappes toutes pénétrées d'humidité. Je me suis inventé de toutes petites choses à faire, à droite, à gauche. Juste pour la balade. J'étais heureuse. Sans raison. Sans exagération. Vivre.

Au détour d'une rue, j'ai levé la tête pour offrir mon visage au débordement de ce ciel. Un homme a cessé de marcher, lui aussi. Il a fait comme moi. Amusé, il a levé la tête, pareil. À la première caresse de l'eau, il a glissé dans l'air, à qui voudrait l'entendre : « C'est une bonté cette pluie... », et il est parti. Moi, j'ai murmuré : « Oh oui ! une bonté... »

Il faut s'être laissé entièrement prendre.

Au moins une fois s'être laissé entièrement prendre pour ne plus confondre l'amour avec cette excitation affective qui remue l'estomac en oubliant de toucher le cœur ; qui reste accrochée aux enfantines mémoires du corps, à ses manques, et qui tire vers le bas comme un chien au lieu de s'enivrer à sa propre espérance. Il y a dans nos humanités une habitude de reclus, une croyance étroite qui hante nos avenir de sa médio-

crité et nous pousse dans des bras trop petits...

Mon cœur s'est mis à mordre dans une peine profuse, abondante, généreuse, générique. Cette mort chevillée à mon corps ; cette inéluctable inscrite qui borde le présent d'une indéchiffrable vivacité ; cette limite de la chair qui sourd dans mes règles, dans mes rythmes de femme : une conscience aiguë de tout ce flux de sang qui coule, qui bat maintenant peut-être pour la dernière fois ! ...

L'intense conscience d'être vivante tout à coup !

J'ai regardé la rue. J'ai vu tous ces hommes au corps continu, sans brèche, sans rupture. Tous ces hommes que le corps n'avertit pas que l'existence a une fin. A contrario, le mien, oui, il m'alerte. Il saigne. Il me met sur la touche. Dans le rouge.

Et aujourd'hui, je marche en tenue de tournesol. Jaune. Dans cette teinte d'une fleur que l'absence de lumière désoriente, déstabilise, retourne...

Je suis rentrée assez tard. Midi était passé. Le ciel s'était appauvri. Le gris avait pâli. Il était devenu normal. Un gris-sud.

Pourtant j'ai encore goûté ce temps d'automne vrai. Je m'étais emplie d'eau. J'avais retrouvé ma vérité, ma profondeur, mon immensité...

Sans d'autre raison que cet orage et ce ciel. Cette odeur un

peu acidulée. Ce clocher dressé droit.

Ce mystère a duré toute la journée. Puis il a commencé à prendre sur la nuit. J'ai remarqué qu'elle tombait plus tôt, tout à coup : c'était l'automne. Et dans cette nuit, dans son secret noir, tout s'est remis à vivre... J'ai murmuré « Mikhaël... » avec autant de douceur que s'il était près de moi.

## II

Il est là, maintenant, cet autre automne.

Il est cinq heures. Il fait presque clair. Je me dépêche. Dans la rue je suis seule. Je marche vite. Démarrer la voiture, prendre l'autoroute, rouler. Je conduis pour aller chercher quelqu'un à la gare Saint-Charles. C'est tout.

J'ai pu trouver une place dehors, devant l'escalier monumental au-dessus duquel les tourelles se dressent, de la gare. Puis j'ai claqué la porte, monté les marches une à une. Je ne pouvais savourer l'ivresse légère de mes jambes, ni sentir l'immense joie qui guettait, ni rien, à cause d'une panique qui s'y était glissée et que j'exténuais à force d'anesthésies.

J'ai attendu bras croisés. On était peu nombreux. Les clochards dormaient encore. Le tabac n'avait pas ouvert. Il n'y avait que des bruits de gare vide, de fer, de portes. Moi, je m'étais vêtue de blanc. Je ne supportais plus que le blanc sur ma peau à cause de ce chambardement dans le corps que m'avait fait Mikhaël. Je ne supportais plus que le blanc parce que je m'étais retrouvée immaculée, du jour au lendemain, et que



c'était précieux de me vivre ainsi. Vierge.

Toutes les femmes portent en elles un vide de majesté...

Dans la gare de Marseille, un vol de colombes nues s'est levé devant moi. Je n'étais pas sortie du ventre de mon père. Aucune femme. Mon père je ne l'avais rencontré qu'après — longtemps après — ma sortie du monde-mère. Et je ne lui ressemblais en rien... Depuis, je sais que les hommes ne doivent rien avoir à faire avec ma naissance, ma mère, mon passé, mon enfance. Non. C'est du futur, de l'imprévu, du neuf que j'attends d'un homme.

Dans mon corps de femme un lieu sans souvenirs, un lieu tout entier fait d'avenirs, se mit à battre fort. Sur le quai, soudain je convoquais la clarté de cette terre sans mémoire, de cette terre de vestale. Je convoquais sa soif de n'être jamais prise, mais tout entière aimée d'une force de création, de don. D'abandon. Ma terre appelait Mikhaël. Elle appelait Mikhaël dont les bras souverains ne s'emparent de rien ; dont les bras, comme des rois couronnés, m'étreignent de royauté, font de moi un royaume...

En ce début de septembre, bras serrés sur mes vêtements blancs, c'est lui que je guette. J'ai retiré au loin le voile des eaux. Je frissonne de la nudité nue de mes sables. J'espère, j'attends,

j'ai peur du pas qu'il va faire. Du sceau qu'il va apposer sur ma vie. De sa marque étrangère. J'ai peur qu'il ne voie pas l'étendue dénudée de ma différence. Qu'il s'avance avec familiarité. Sans s'étonner. Sans hésiter.

Mais non... Mikhaël sait que ce qui nous traverse s'appelle la grâce. Il partage avec moi une intense gratitude pour notre rencontre. Il va venir dans cette ampleur, je m'en persuade. Je soupire. Je me calme. Toutes les petites misères humaines, les petites lois, les petites morales, succombent toujours à la lumière.

Le train au loin a commencé de faire frémir le silence. Il s'est maintenu longtemps dans cette pénétration de l'air avant que ses freins crissent et qu'il s'arrête à quelques centimètres à peine du ciment, à deux pas en avant, dans un soupir de porte. Ils ont commencé à saillir de lui. Un par un. Puis par groupes. Moi je me suis tendue. S'il ne venait pas, s'il avait raté son train, changé d'avis ? Si j'avais mal compris ? Voilà que toutes les grappes s'éparpillent. Il ne sort plus que quelques gens épars. Je les observe, inquiète...

Soudain, je l'ai vu percer le wagon. Là-bas, tout au fond du quai. Il a mis très longtemps à arriver. Et plus il tardait plus j'avais l'impression qu'il s'éloignait. Quand il a été tout proche je l'ai touché du bout des doigts pour m'assurer de sa présence. Il m'a regardée faire, amusé, ému, effrayé, quelque peu distant.

Puis il a réclamé un café pour nous distraire. Nous avons descendu ensemble les marches que j'avais grimpées seule. Le soleil s'était levé et il démêlait Marseille de sa nuit. Quand nous fûmes en bas toutes les façades le faisaient éclater. Nous nous sommes assis au bar qui fait l'angle, en silence. J'avais, serré dans mon regard, le battement de mon cœur qui veut savoir. Un battement bridé, compact, aux aguets de l'émotion de lui, de mon homme. Un battement fou, affolé par cet instant défloré qui venait.

Il n'avait pas eu le temps de se défaire de l'enveloppe du train, de toutes ces haleines qui avaient accompagné sa nuit, du bruit des rails. Il n'avait pas eu le temps d'ancrer son premier pas sur ma rive et la pression de mes yeux sur sa peau le gênait. J'ai regardé vers les grands escaliers, cherchant une échappée, une fuite moi aussi. Mais je n'ai pas pu. J'ai dit quelque chose :

— Bon voyage ? Bien dormi ?

Il a glissé sa main dans ses cheveux. Son sourire était fragile, son visage nu.

— Pas vraiment, hein ? ...

Il a ri et m'a regardée complice et confiant, sûr que je comprenais son trouble. Et moi j'ai reçu sa confiance et elle m'a fait mal. Mal tout à coup à toutes ces années, depuis toujours, d'absence...

Combien de fois avais-je sacrifié ma vierge à des rapports fondés bien plus sur la mendicité que sur l'espoir ? Comment avais-je pu me livrer ainsi, sans égards ? ... Je le sais. Je le sais bien. J'étais en manque d'amour. En repli, en creux. Dans l'état intérieur de la désolation. Gorgée de vieilles histoires, de ces coques d'enfance, périmées, auxquelles les hommes se laissent prendre et leurrer... Je croyais que manquer d'exigence était la seule façon d'obtenir du bonheur. Comme si le bonheur pouvait s'obtenir comme une chose, se piéger comme une proie.

J'ai revu tous ces hommes partis de n'avoir rien trouvé que des ventres enlisés, confondus, indistincts, un vague plaisir en forme de spasme, misérable, sans extase... Tous ces hommes en fuite, avec, en tête, l'image de jeunes pucelles prêtes à accueillir Dieu dans le premier venu... Tous ces hommes à la soif d'embrasée recluse et refusée, tous ces hommes partis d'avance, le regard scellé dans l'impubère, regardant vers l'arrière, le sourire de Mikhaël les secouait de moi comme un grand vent fou effeuillant l'arbre de ses feuilles vieilles. Le sol alentour fut jonché de leurs absences. J'ai tendu ma main ivre vers la sienne. J'ai touché sa peau et j'ai laissé ses doigts chercher contre ma paume la force du printemps. Elle me faisait si chaud sa confiance dans le soleil de la gare Saint-Charles ! Gonflée de gratitude, ma barque a filé droit contre son cœur et nos regards

ont pris la prime lumière de ce matin naissant.

Malgré ce pas d'esquisse, nous ne nous sommes pas trouvés. Nous sommes restés à la lisière, en attente d'un moment plus propice. Nous avons vite quitté Marseille et son grouillement étranger de voitures, de piétons, de tumultes, pour un refuge sous les toits, sous mon toit. Une alcôve de silence.

J'avais un rendez-vous, plus tard dans le matin, puis encore un dans l'après midi, professionnel celui-là. Je le lui ai dit. Vite. Sans expliquer. Juste pour qu'il sache. Pour qu'il ne confonde pas le moment propice avec un autre... Je le lui ai dit, l'air de rien. De l'air le plus détaché possible, avec la voix plate, les yeux et les mains visiblement occupés à faire quelque chose d'anodin — poser mon sac, ouvrir la fenêtre. Toutes ces précautions pour qu'il ne se doute de rien, qu'il ne pose pas de questions. Pour l'avertir sans le blesser, en cachette, sans même qu'il s'en rende compte, que je n'étais pas prête.

Une imperceptible modification d'atmosphère a traversé la pièce.

Il avait saisi.

Nous avons mis toute la journée entre parenthèses. Tacitement. Nous l'avons laissée se perdre, exprès, pour que cela vienne en douceur. Cela : cette chose si douce.

Nous sommes restés un moment l'un contre l'autre en silence...